

Ying Chen, Annie Cloutier

Chantal Ringuet

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73540ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ringuet, C. (2015). Compte rendu de [Ying Chen, Annie Cloutier]. *Lettres québécoises*, (157), 49–50.



YING CHEN

La lenteur des montagnes

Montréal, Boréal, 2014, 128 p., 18,95 \$.

Rêver la totalité des langues, pour Soi et pour l'Autre

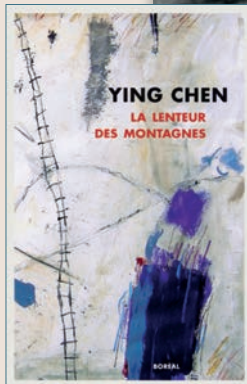
Dans cette lettre au fils à la fois sensible et lumineuse, Ying Chen aborde une question complexe : quel héritage l'immigrant lègue-t-il à ses enfants ? D'une écriture limpide, *La lenteur des montagnes* est un essai tout en nuances, qui évite bon nombre de lieux communs associés à l'écriture immigrante et à la maternité.

Il y a quelques années, une Kim Thúy séduisait le lecteur québécois en quête d'un « exotisme familial » avec son récit *Ru*, dans lequel le lien au fils, aussi présent, s'articulait à la douloureuse question de la psychose. À la différence de Thúy, qui faisait le récit d'une « immigration réussie », pour reprendre l'expression répandue, Chen propose ici de mettre en lumière les difficultés et les interrogations qui découlent de l'immigration sur le plan de la transmission intergénérationnelle. Dans ce contexte, deux questions principales animent le propos de l'auteure : comment une mère peut-elle transmettre sa culture et sa langue d'origine à ses enfants lorsque ceux-ci n'y sont pas exposés ? Surtout, comment justifier son choix d'avoir immigré, un choix qui situe l'enfant comme « un autre » dans sa propre culture ?

Ces dernières décennies, bon nombre d'écrivains immigrants, au Québec et en Amérique du Nord, ont livré un récit personnel de leur parcours migratoire en abordant leur conception du « Soi » et de « l'Autre », pour reprendre les termes du philosophe Paul Ricœur, que Chen elle-même cite dans son ouvrage. Dans ce contexte, le lecteur pourrait se demander spontanément, en ouvrant les pages de cet ouvrage : y a-t-il vraiment quelque chose de nouveau à propos de l'immigration qui aurait été écrit ? Estimant que « pour mieux contempler le paysage, il faut que le soi se détache et devienne l'autre » (p. 18), Chen relève ce pari avec brio.

Pour l'auteure de *L'ingratitude*, qui avoue se sentir comme une « étrangère depuis [s]a naissance », le déplacement est associé non au tumulte mais à « une quête de calme ». Cependant, une telle aspiration au calme ne relève-t-elle pas de l'utopie ? Sur ce point, l'auteure souligne avec justesse que cette quête peut représenter un péril pour l'écrivain « dont l'essence du travail est le questionnement » (p. 43). S'ensuit une réflexion sur notre manière d'« habiter le monde » de nos jours, un monde « perpétuellement rénové », où toutes les villes semblent liées par un fil invisible : « J'ai vécu à Shanghai, j'ai passé beaucoup de temps à Montréal, Paris et Vancouver. Les mêmes bruits de marteau et de scie. » (p. 53)

Chen a le mérite de déconstruire certains clichés et conceptions de la « différence culturelle », entre autres à propos de la Chine et du Canada, deux pays qui ont beaucoup plus en commun qu'on ne le croit. Critique à l'endroit de l'Amérique, où la voiture est utilisée « comme un second habitat, comme une extension du corps » (p. 13), elle pose un regard lucide à l'endroit de la société chinoise où, après un siècle de révolution, « les enfants sont encore considérés comme une incarnation des



YING CHEN

parents » (p. 66). Toutefois, l'on peut s'interroger sur les limites de cette critique, si on la met en perspective avec cet aveu au fils, qui fait de celui-ci l'épicentre de l'œuvre maternelle : « Mon œuvre authentique [...] ne sera rien d'autre qu'une image de toi. » (p. 54)

Si « la migration et l'écriture sont [...] une seule et même expérience : descendre dans un tunnel en espérant effectuer une traversée, comprendre que, finalement, il n'y aura pas de traversée, que le tunnel est déjà la destination, que ma vie entière s'écoulera ici », cette expérience a partie liée avec la langue ou, plus précisément, avec la « difficulté linguistique », qui représente aussi « une source d'inspiration » (p. 85). Quant à la maternité, elle exige un don de soi qui supprime la douleur et le narcissisme, d'autant que « [l]a vie moderne n'aide pas les femmes à devenir mères » (p. 46). Au même titre que la réalité du racisme dans les écoles, Chen estime que ce fait mériterait d'être discuté davantage, afin que soit rompu le silence dans lequel évoluent les êtres fragilisés par ces situations.

Certains des plus beaux passages de l'ouvrage renvoient à la question des langues et de la traduction. Tout en déplorant le fait de n'avoir pu transmettre sa langue d'origine à son fils aîné, l'auteure relève une situation paradoxale : n'ayant accès au livre le plus ancien de la Chine, le *Yi Jing*, que par le biais des traductions occidentales — les versions actuellement disponibles en chinois sont écrites dans une langue peu compréhensible pour les gens de sa génération —, elle souligne que tous ceux qui ont adopté une langue dont ils n'ont pas hérité doivent certes « renoncer à jamais à l'idée d'une langue nationale » ; en revanche, ils peuvent « rêver à la totalité des langues » (p. 74).

En somme, avec *La lenteur des montagnes*, Ying Chen renouvelle le discours sur l'écriture immigrante tout autant que la représentation littéraire de la relation mère-fils chez les femmes écrivaines. Grâce aux qualités intrinsèques de son propos — simplicité, finesse et sensibilité — et à sa manière de poser un regard lucide sur sa situation, son ouvrage illustre de belle manière que « [r]ien en ce monde n'est définitif. Tout est passage. Tout meurt et tout renaît, parce que tout change. » (p. 17) En ce sens, il est vrai que « nous n'appartenons à rien d'autre qu'à nos propres rêves » (p. 41).

ANNIE CLOUTIER

Aimer, materner, jubiler

Montréal, VLB, 2014, 220 p., 24,95 \$.

Mère au foyer et féministe : le dernier tabou ?

Sujet incontournable de la réflexion féministe et préoccupation centrale dans l'écriture des femmes au Québec depuis plusieurs décennies, la maternité est ici réévaluée grâce à une critique des idéologies féministes actuelles, qui amène l'auteure à valoriser la vocation de mère au foyer en tant que mode d'expression de son propre féminisme.

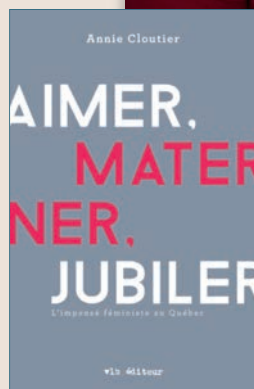
À contre-courant des discours en vogue sur le féminisme et sur la maternité, l'ouvrage d'Annie Cloutier présente un point de vue peu exploré : celui des féministes d'aujourd'hui qui choisissent de se consacrer avant tout à leur famille. Laisant de côté les idéaux de la femme contemporaine qui ne doit rien à personne (à commencer par son conjoint) et qui est principalement tournée vers ses objectifs de carrière, l'auteure dénonce certains principes du féminisme actuel qui, à son avis, sont incompatibles avec la réalité. Par exemple, le travail rémunéré des mères crée une situation difficile pour les femmes qui doivent performer sans cesse, tout en étant divisées entre leur carrière et leur famille. Ainsi, Cloutier dénonce la prétendue égalité des sexes en matière de travail, sujet phare du discours féministe : « [i]l ne peut y avoir au Québec, en 2014, de véritable égalité d'occupation entre les femmes », écrit-elle, car les mères sont « beaucoup plus attachées que les pères à contribuer concrètement et physiquement au bien-être affectif de leurs enfants » (p. 53). Mais de quels pères et de quelles mères parle-t-on exactement ici ? Peut-on faire une telle « sociologie de la famille » sans escamoter les nuances et les complexités qui caractérisent chaque cas particulier ? Sur ce point, le propos de l'auteure demeure par trop général pour ne pas prêter le flanc à la critique.

Au premier regard, le lecteur aura l'impression que Cloutier semble renouer avec le portrait traditionaliste de la mère québécoise. En cela, son ouvrage fera grincer des dents bon nombre d'« idéologues féministes » (p. 32) dont elle dénonce la vision « prévisible », c'est-à-dire non appuyée sur des faits. Pourtant, Annie Cloutier a le mérite d'ouvrir une voie dans la remise en cause des grandes *doxas* du féminisme actuel, dont elle tente de cerner les limites tout autant que les apories. Là où le bât blesse, cependant, c'est qu'un sous-titre tel que « L'impensé féministe au Québec » annonce une réflexion approfondie sur le féminisme au Québec, ce que le lecteur ne trouvera pas dans l'ouvrage. Ainsi, l'on constate quelques absences surprenantes, tel le nom de Nicole Brossard, véritable pionnière du féminisme au Québec. De plus, ce que l'auteure entend par « féminisme » n'est pas toujours clair, bien qu'elle prenne soin de préciser, en amorce de l'ouvrage, qu'elle n'entrera pas dans les détails pour faciliter la lecture. Il aurait pourtant été nécessaire d'y parvenir, afin de tirer au clair l'« impensé » en question.

Dans ce texte qui oscille de la réflexion personnelle au discours scientifique, les anecdotes et les exemples tirés de l'actualité qui servent à étayer le propos de l'auteure sont parfois discutables. Il aurait été intéressant que celle-ci procède à une hiérarchisation des informations, de manière à raffermir son argumentation tout en délimitant le cadre de son exposé. Car en tant que récit personnel, son texte recèle plusieurs qualités et il est agréable à lire : sa forme fragmentaire incite le



ANNIE CLOUTIER



lecteur à voyager dans le livre un peu au hasard, déjouant ainsi une lecture linéaire.

Malgré ces faiblesses, Annie Cloutier propose ici une lecture rafraîchissante à plusieurs égards. Au fond, son plus grand mérite consiste peut-être à poser la question suivante : peut-on sortir du chemin très balisé du féminisme actuel, de manière à en transcender les *doxas* et les dogmes, tout en s'affichant à la fois mère au foyer et féministe ? Dans les termes de l'auteure : « Mon identité ? Je suis mère au foyer. Ma société est-elle capable d'accepter et de respecter cela ? » (p. 72) Tel est peut-être le véritable « impensé du féminisme » que le titre tente de cerner.

INFOCAPSULE

Le livre imprimé : le préféré des jeunes adultes !

L'enquête a été menée par Nielsen dans dix pays à l'automne 2011. Au Canada, ce sont les anglophones qui y ont répondu. Dommage, il aurait été intéressant de connaître l'opinion des nôtres. Quoi qu'il en soit, ces jeunes qui ne fonctionnent que le i-Phone à la main et la tablette pas loin, qui s'en servent pour écouter leurs musiques et leurs films, qui sont branchés sur leurs réseaux sociaux au point d'en négliger parfois les vrais rapports humains, voilà qu'ils désarçonnent les sondeurs d'opinion : 22 % des 18-29 ans préfèrent le livre en format papier au livre numérique ! Chez les 30-44 ans, la moyenne tombe à 20 %. La raison, donnée par Nielsen, est encore plus étonnante : « L'attachement à leurs parents pour le papier aurait un effet d'entraînement chez eux et ferait en sorte qu'ils respectent du coup un peu plus la forme imprimée qui s'emprunte d'ailleurs et se partage plus facilement que les autres. Deux activités que les ados [sic] apprécieraient plus que les autres, peut-on lire dans le rapport. » (Fabien Deglise, *Le Devoir*, 15 décembre 2014)